

PIERRE SAUREL

# L'assassin est à la porte



BeQ

**Pierre Saurel**

Diane la belle aventurière # 030

**L'assassin est à la porte**

roman

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
Collection *Littérature québécoise*  
Volume 467 : version 1.0

# L'assassin est à la porte

Collection *Diane la belle aventurière*  
gracieuseté de Jean Layette

<http://www.editions-police-journal.besaba.com/>

# I

– Madame ?

La femme paraissait mal à l'aise.

– Je suis venue vous voir, c'est au sujet de ma fille.

– Vous avez besoin d'aide, madame ?

– Indirectement, oui, mademoiselle.

– Un instant, je vais vous envoyer voir mademoiselle Roy, c'est elle qui s'occupe des cas spéciaux.

En effet, la belle Diane Roy était enquêtrice pour l'Entraide, une société fondée par le millionnaire Hector Bercy.

Cette société s'occupait en particulier de ceux et celles qui venaient de sortir de prison et qui désiraient se créer une nouvelle vie.

Par ricochet, l'Entraide devait également

s'occuper de plusieurs cas spéciaux. On venait en aide aux malheureux et aux pauvres.

La téléphoniste fit donc passer la femme dans le bureau de Diane Roy.

– Madame ?

– C'est vous qui vous occupez des cas spéciaux, n'est-ce pas ?

– Oui, madame.

Elle la fit asseoir.

– Que puis-je faire pour vous ?

– Il s'agit de ma fille, Madeleine, elle vient d'avoir dix-huit ans,

– Vous avez des difficultés avec elle ?

– Je ne sais plus comment la prendre, mademoiselle. C'est ma seule fille. Nous ne sommes pas très riches, mais nous avons réussi, pourtant, à lui donner une bonne éducation. Nous sommes catholiques mon mari et moi...

– Si je devine bien, fit Diane, votre fille se conduit mal ?

– Elle fait beaucoup plus que se conduire mal,

mademoiselle, elle reste avec un homme marié.

– Ah !

– Et ce n'est pas tout, cet homme, c'est un vrai voyou. Il boit, il joue aux cartes. Ma fille travaille et elle lui apporte son argent.

– C'est elle que le fait vivre ?

– Justement. Oh ! j'ai souvent parlé à ma fille, j'ai tenté de raisonner. J'ai même vu la femme du type avec qui elle demeure.

– Et puis ?

La femme haussa les épaules.

– Cette femme-là est assez fière de s'être débarrassée de son époux qu'elle préfère ne pas en entendre parler. Diane se demandait où la femme voulait en venir,

– J'ai vu un prêtre, il a voulu causer à Madeleine, elle l'a tout simplement mis à la porte.

– Et votre mari ?

– Mon mari est un bon diable, mais c'est un mou. Il dit que si Madeleine veut faire son propre

malheur, c'est de ses affaires.

Diane alors demanda :

– Mais qu'attendez-vous au juste de l'Entraide, madame ?

– Je ne sais pas. Vous pourriez aller voir ma fille, vous avez de l'expérience avec ces cas-là, vous, mademoiselle.

Diane l'arrêta :

– Écoutez, madame, j'aimerais bien vous rendre ce service mais nous ne le pouvons pas.

– Pourquoi ?

– Il y a des milliers et des milliers d'êtres comme votre fille. Nous venons en aide aux gens, mais à ceux qui veulent collaborer avec nous. Votre fille veut continuer cette existence, nous n'y pouvons rien. Si votre fille décidait de changer de vie et qu'elle aurait de la difficulté, là, nous pourrions l'aider, mais pas autrement.

– Alors vous ne pouvez rien faire ?

– Non, madame, c'est regrettable.

Au lieu de se lever, la femme éclata en

sanglots. Diane s'approcha d'elle :

– Voyons, madame, calmez-vous.

– Ma pauvre petite fille, qu'est-ce que je vais faire ? Je ne suis toujours pas pour m'adresser à la police ?

– Je comprends votre peine, madame, mais...

– J'ai pensé que si une jeune fille, de son âge, comme vous, lui parlait... j'ai pensé qu'elle l'écouterait un peu plus.

Diane enfin, se décida :

– Écoutez, madame, je puis bien aller trouver votre fille mais je ne vous promets pas que je réussirai.

– Vous voulez bien vous occuper de son cas ?

– À une condition, c'est que vous n'en parliez à personne. Voyez-vous, je ne suis pas supposée m'occuper de ces cas.

– Je ne dirai pas un mot, c'est promis.

– Où puis-je rencontrer votre fille ?

– Elle travaille...

- Mais le soir ?
- Le soir, elle est presque toujours chez elle.
- Et son... ami ?
- Lui ? Il est toujours parti. Il n'arrive que vers minuit, certains soirs, plus tard. Non, mais comprenez-vous pourquoi ma fille peut aimer un type comme ça ?

Diane avait sorti son calepin.

- Son nom ?
- Madeleine Hardin.
- Habite-t-elle avec ce type, sous son nom de fille ?
- Je ne sais pas. Comprenez-vous, je n'étais pas pour m'informer chez les voisins pour savoir si oui ou non, ils se faisaient passer pour des gens mariés.
- Et le type, vous savez son nom ?
- Oui, il se nomme Henri Cadieux.
- Vous avez déjà vu sa femme. Vous savez donc où elle demeure ?

– Je le savais mais je sais qu'elle a laissé son logement. Elle doit demeurer en chambre quelque part. J'ignore où.

Diane se leva. Cela signifiait qu'elle voulait mettre fin à l'entretien.

– J'essaierai d'aller voir votre fille, ce soir, disons vers sept ou huit heures.

– Merci beaucoup.

– Mais si je ne réussis pas à la ramener à de meilleurs sentiments, je ne pourrai pas m'en occuper plus longuement.

– Vous aurez fait votre possible, mademoiselle.

– C'est ça.

– Merci beaucoup.

La femme sortit. Diane retourna à son bureau.

Elle signala un numéro.

– Allô, monsieur Lecœur ?

– Oui ?

– Ici Diane Roy, est-ce que je puis passer

essayer ma robe ?

– Oui, mademoiselle, j’allais justement vous appeler,

– N’oubliez pas que la première a lieu dans moins d’une semaine.

– Ne craignez rien, mademoiselle Roy, tout sera prêt, au moins la veille de la première de votre film.

– Je l’espère bien, je passerai à cinq heures.

En effet, Diane avait tourné un film.

Elle en était même la grande vedette. Ce film avait été réalisé par la nouvelle compagnie fondée par Ben Laurie.

Ce dernier était un Américain qui avait déjà emmené Diane jusqu’à Hollywood. Maintenant il était venu s’établir au Canada et avait eu l’idée de fonder une nouvelle compagnie de films.

Diane avait accepté de jouer dans le premier.

– Mais ce sera mon dernier, je vous préviens, Ben.

Laurie accepta un scénario de Michel Dupuis,

un jeune journaliste, amoureux de Diane.

De plus, Michel avait de très bons talents de comédien et avec Diane, il tenait également un premier rôle.

Le film avait été fort bien réussi et on attendait avec hâte la première représentation.

À cinq heures, Diane se rendait chez son couturier, monsieur Lecœur.

– Ah ! mademoiselle Roy, je vous attendais avec impatience. Je suis assuré que vous aimerez votre robe.

– Je l'espère.

– Passez par ici.

Le couturier la fit entrer dans une petite pièce arrière.

– Je reviens tout de suite.

Le couturier apparut avec une robe jaune.

– Mais ce n'est pas ma robe.

– Quoi ?

– Mais non, ce n'est pas ma robe, la mienne

est rose, monsieur Lecœur.

Il se prit la tête à deux mains.

– On ! non, ce n'est pas possible.

– Quoi donc ?

– J'ai dû me tromper.

– Comment ça ?

– Mais oui, Ben Laurie a envoyé toutes les comédiennes ici, j'ai dû faire une erreur. Attendez, je vais aller chercher la robe rose.

Il revint au bout de quelques secondes.

– Je me suis trompé, j'ai fait la robe rose aux mesures de Louise Lanthier.

Louise Lanthier jouait un bon rôle dans le film.

– Et moi qui ai tout coupé le jaune à vos mesures, c'est épouvantable.

Il regarda la robe rose.

– Et mademoiselle Lanthier est plus petite et plus grasse que vous ?

– Qu'est-ce que vous allez faire ?

Le couturier leva les bras en l'air.

– Mais je ne sais plus que faire, je ne sais plus. Je n'ai pas suffisamment de matériel rose pour fabriquer une robe et pas suffisamment de jaune pour une autre robe.

Diane soudain eut une idée.

– Attendez donc, je vais l'essayer.

– La robe jaune ?

– Oui.

Diane enleva sa robe et passa la jaune. Le couturier s'exclama :

– Elle vous va comme un gant. Et le jaune avec la couleur de vos cheveux, c'est tout simplement merveilleux. Entre nous, je préfère ce modèle à l'autre.

– Moi, je préférerais l'autre puisque je l'avais choisie.

– Évidemment, les goûts ne sont pas à discuter, mademoiselle, n'est-ce pas ? Mais cette robe, c'est un petit bijou.

Diane se regarda dans le miroir.

– C’est vrai qu’elle me va bien.

– Il y a encore certaines choses à faire, évidemment. Tenez, regardez...

Il tira un peu sur la robe dans le côté.

– Elle fait ressortir votre buste et elle est d’un chic, pas trop décolletée.

– Mais je me demande si mademoiselle Lanthier voudra faire l’échange. L’autre robe est jolie également.

– Elle acceptera sûrement. J’ai son numéro de téléphone, je vais l’appeler.

– Non, laissez-moi lui parler.

Diane appela chez Louise Lanthier.

– Ici Diane Roy, imaginez-vous que le couturier s’est trompé.

– Comment ça ?

– Il a placé mon matériel et mon modèle de robe avec vos mesures, et le vôtre avec mes mesures.

– Alors ma robe jaune...

– Il ne pourra recevoir d'autre matériel à temps.

– Qu'est-ce que nous allons faire ?

– Il n'y a qu'une chose à faire, Louise. Les deux modèles sont jolis. Nous n'avons qu'à les échanger.

– Mais les journaux ont déjà annoncé que vous, la vedette, vous porteriez une robe rose.

– Je me fous des journalistes. Ça n'a pas d'importance.

– Eh bien, dans ce cas, je vais aller voir la robe rose. Si je l'aime, nous ferons l'échange.

– Je suis assurée que vous l'aimerez, d'ailleurs, ce sont toutes de belles robes.

– J'en suis certaine.

– Je quitte le couturier, car j'ai quelqu'un à voir ce soir. Vous me laisserez savoir votre décision.

– Entendu.

Diane raccrocha.

– Eh bien, je crois que ça ira, monsieur

Lecœur.

– Croyez que je regrette, mademoiselle Roy, j'aurais tant aimé vous satisfaire pleinement.

– Mais je serai satisfaite, j'en suis certaine.

Et Diane sortit de chez le couturier. Elle se rendit à son appartement, mangea, puis décida d'aller rendre visite à Madeleine.

– Mais je suis certaine que ce sera inutile. Elle ne voudra pas entendre raison.

## II

Henri Cadieux avait loué un petit logement.

C'était plutôt un taudis.

Il n'y avait qu'un logement dans cette maison, à la veille de tomber en ruines.

Une vieille sonnette se trouvait à la porte. Diane sonna une fois.

Personne ne répondit.

Elle sonna une seconde fois mais comme elle appuyait un peu plus sur la sonnette, elle sentit la porte qui s'ouvrait.

– Tiens, ce n'est pas fermé.

Diane entrouvrit et cria :

– Y a-t-il quelqu'un ici ?

Mais personne ne répondit.

– Je ne suis pas pour entrer. On pourrait me prendre pour une voleuse.

Puis Diane réfléchit :

– S’il n’y a personne, pourquoi la porte n’est-elle pas fermée à clef ?

Elle se souvenait des paroles de madame Hardin :

– Il bat souvent ma fille.

Diane pensa :

– Il l’a peut-être battue plus qu’à l’ordinaire. Autrement, elle aurait fermé sa porte à clef, si elle était sortie.

La belle aventurière décida d’entrer et de jeter un coup d’œil dans le logement.

Elle poussa la porte et s’avança dans un corridor qui puait la saleté.

Les murs étaient sombres et encrassés.

– Cette Madeleine n’est certainement pas la plus propre des femmes. Un peu d’eau et du savon, ça ne coûte pourtant pas cher.

Elle poussa une autre puis ce fut tout.

Diane reçut un coup sur la tête et s’étendit de tout son long, sans connaissance.

\*

– Police !

– Monsieur le policier, j’ai entendu un coup de feu tout à l’heure.

– Où ça ?

– Je ne pourrais dire au juste, ce doit être dans une des maisons voisines. Je ne pourrais dire.

– Vous êtes certaine qu’il s’agisse d’un coup de feu ?

– Pour ça, j’en suis certaine.

– Donnez-moi votre adresse, nous allons envoyer quelqu’un.

– Merci.

La femme donna l’adresse.

– Et faites vite, j’ai assez peur.

Le policier promit, puis raccrocha.

– Probablement le pneu d’une voiture qui a éclaté. En tout cas, je vais envoyer quelqu’un,

pensa le constable.

Il se mit en communication avec le poste de police le plus rapproché.

– Pouvez-vous envoyer un homme à cette adresse ? Il paraît que la femme a entendu un coup de feu.

– Parfait.

La voiture de la police n'arriva cependant chez la dame, que dix minutes plus tard.

– C'est vous qui avez appelé, madame ?

– Ça vous a pris du temps. S'il y avait un assassin dans le bout, il aurait eu le temps de se sauver.

– Vous avez entendu un coup de feu ?

– J'suis bien certaine de ça, monsieur le policier.

– D'où venait-il ?

– Je ne sais pas au juste.

– Écoutez, madame, nous ne sommes pas pour sonner de porte en porte afin de savoir si une personne s'est amusée à tirer du fusil.

– Et vous trouvez ça normal, vous, une personne qui tire du fusil à sept heures du soir dans sa maison ?

La femme montra la gauche.

– En tout cas, ça venait de ce côté. Enquêtez si vous le voulez, moi, j’aurai au moins la conscience tranquille. J’ai fait mon devoir. Excusez-moi.

Elle ferma rudement la porte.

– Va-t-on faire un tour chez les voisins ?

– On peut bien.

Ils sonnèrent à la maison voisine mais personne ne répondit.

– Essayons cette cabane.

– La porte est entrouverte.

Un policier passa la tête :

– Y a-t-il quelqu’un à l’intérieur ?

Personne ne répondit.

– Va jeter un œil et reviens, je vais surveiller l’entrée.

– O.K.

Le policier entra dans la maison.

Il en sortit au bout de quelques secondes.

– Viens vite.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Un type qui a reçu une balle dans la tête et une femme qui a été assommée.

– On fait mieux d'appeler l'escouade ?

– Oui et une ambulance.

– Je m'en charge.

Le policier entra dans sa voiture mais pour en ressortir quelques secondes plus tard. Il alla retrouver son collègue dans la maison.

– Hé, s'écria-t-il, je connais cette femme-là,

– Toi ?

– Mais oui, c'est Diane Roy, la plus belle femme de Montréal et peut-être du Canada.

– Je trouvais aussi qu'elle était jolie.

– Elle respire ?

– Oui, mais elle a reçu tout un coup sur la tête,

pour moi, elle n'est pas réchappée.

– J'en ai bien peur. En tout cas, on fait mieux de ne pas y toucher d'ici l'arrivée de l'escouade.

Les détectives de l'escouade des homicides ne tardèrent pas à arriver. Le lieutenant Fortin, chef de l'escouade des homicides de la police municipale, était à la tête de ses hommes.

– Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda-t-il aux policiers.

– Un meurtre, Lieutenant, peut-être deux.

La voiture ambulancière arriva. On décida de faire transporter Diane immédiatement.

– Doit-on prévenir quelqu'un ? A-t-elle des parents, des amis ?

– Pas tout de suite. Elle doit être au courant de l'affaire. Je veux être le premier à l'interroger.

Le Lieutenant donna des ordres à ses hommes. On commença à photographier puis à examiner le cadavre.

– Jacques !

– Oui, Lieutenant ?

– Va chercher le plus proche voisin, il pourra sans doute nous aider pour l'identification du cadavre.

– Tout de suite, Lieutenant.

Bientôt le policier revint avec une femme.

– Hein, qu'est-ce que je vous avais dit que j'avais entendu un coup de feu ?

– C'est vous qui avez appelé la police, madame ?

– Oui, monsieur.

– Vous connaissez la victime ?

Il fit signe à un policier de soulever le drap.

La femme poussa un cri en voyant l'homme, la figure presque entièrement recouverte de sang.

– Eh bien, madame ?

Elle réussit à se calmer.

– C'est difficile de le reconnaître à ses traits, mais d'après la grandeur, ses habits, j'dirais bien que c'est monsieur Cadieux.

– Cadieux ?

– Oui, Henri Cadieux. C’est lui qui demeure ici.

– Seul ?

– Non, il reste avec une femme. J’sais pas si c’est sa femme. En tout cas, elle est pas mal plus jeune que lui.

– Comment s’appelle-t-elle ?

– Madeleine !

– Vous la connaissez ?

– Oh ! juste pour la saluer, mais on entendait souvent ce fou crier après elle quand il la battait, c’est pour ça que je sais son nom.

– Il battait sa femme ?

La voisine répéta :

– Je vous ai dit que je ne savais pas si c’était sa femme.

– Oui, mais il la battait ?

– Et comment, presque tous les soirs, surtout quand il entra saoul.

– Il buvait ?

– Comme une tonne, monsieur la police.  
Remarquez bien que c'est pas pour dire du mal de lui mais c'est un bon débarras qu'il soit mort.

– On ne dit jamais ça, madame.

– En tout cas, vous ne m'empêcherez pas de le penser.

Fortin demanda :

– Savez-vous où se trouve la femme ou l'amie de ce monsieur Cadieux ?

– J'sais qu'elle travaille mais je ne sais pas où. Elle est entrée comme à l'ordinaire, vers six heures.

– Et à sept heures, vous avez entendu le coup de feu ?

– Oui, oh ! je le savais que ça retournerait mal. À soir, quand il l'a battue, j'ai eu envie d'appeler la police.

– Il l'a battue, ce soir ?

– J'vous cré, on l'entendait crier jusque chez nous. Faut vous dire par exemple que les murs des maisons ne sont pas bien épais.

– Donc, il l’a battue ce soir, vers six heures ?

– Ç’a commencé, ça faisait pas deux minutes qu’elle était dans la maison.

– Et ensuite ?

– Vers les six heures et demie, c’est devenu silencieux. Je me suis dit : « Ils se sont calmés ou bien, il l’a assommée. » C’est là que j’ai eu le goût d’appeler la police.

Fortin lui reprocha :

– Vous auriez dû.

– J’aime pas à fourrer mon nez dans le mouchoir du voisin, moi, monsieur la police. Chacun son linge sale, pas vrai ? J’ai pas appelé. Environ une demi-heure plus tard, j’entends un coup de revolver.

– Et là, vous avez appelé ?

– Oui, mais avec votre service rapide, vous êtes arrivés dix minutes plus tard. Y a pas à dire, tout un service.

Fortin soupira :

– Bon, très bien, vous pouvez vous retirer,

madame.

– Allez-vous mettre mon portrait dans la gazette ? J’aimerais bien ça.

– Peut-être, madame.

– Merci, puis si vous voulez en savoir plus long, venez me voir.

Elle sortit.

– Eh bien, j’aurai toujours appris une chose, pensa le Lieutenant. Je connais au moins le nom de la victime. Maintenant j’aimerais bien savoir qui est cette mystérieuse Madeleine que ce dénommé Cadieux battait comme du blé.

Mais Fortin ne croyait pas tout ce que la voisine avait dit.

– Il faut en prendre et en laisser. Probablement que Diane pourra me renseigner... si elle survit.

### III

En arrivant à l'hôpital, le Lieutenant Fortin monta immédiatement à la chambre de Diane.

Une garde-malade en sortait justement.

– Eh bien, comment est notre patiente ?

– Elle va très bien, Lieutenant.

– Non, c'est vrai ? fit Fortin surpris.

– Oui, la blessure semblait plus grave qu'elle ne l'était en vérité. Elle a perdu assez de sang mais il n'y avait aucune fracture. On lui a fait quatre points de suture.

– Elle sera longtemps ici ?

– Peut-être que demain, elle sera assez bien pour sortir. Mais nous allons la garder pour cette nuit.

– A-t-elle repris connaissance ?

– Oui, mais elle a un affreux mal de tête.

J'allais justement lui chercher quelques comprimés qui l'aideront à dormir.

– Bon, dans ce cas, je vais aller lui poser quelques questions.

Il était tout près de dix heures. Le Lieutenant avait dû retourner à son bureau, donner des ordres, etc, avant de pouvoir se rendre à l'hôpital.

Le policier qui se trouvait devant la porte de la chambre le laissa entrer, après l'avoir salué.

Diane ouvrit les yeux et ne parut aucunement surprise de voir le Lieutenant.

– C'est vous, je m'attendais à votre visite.

– Vrai ?

– On a tenté de m'assassiner, semble-t-il, dit-elle.

Le Lieutenant comprit qu'elle ne savait pas qu'il y avait eu meurtre. Il ne la démentit pas.

– Oui, on a tenté de vous tuer. Vous savez qui vous a frappée ?

– Non.

Elle se passa la main sur la tête.

– Oh ! je vous jure que ça ne fait pas de bien.

– Essayez de vous concentrer quelques minutes pour pouvoir répondre à mes questions, Diane.

– Bien, Lieutenant.

– Donc vous n’avez pas vu la personne qui vous a frappée ?

– Non.

– Pourquoi êtes-vous allée dans cette maison ?

– C’est une femme qui est venue me voir... madame Hardin... elle avait de la difficulté avec sa fille...

– Sa fille, elle s’appelle Madeleine ?

– Oui, c’est ça. Comment savez-vous ?

– L’enquête est déjà commencée, Diane. Nous ne perdons jamais de temps. Ensuite.

– Elle m’a dit que sa fille restait avec un homme marié qui la battait.

De nouveau, elle se frotta la tête.

– Ce doit être ce salaud qui m’a frappée.

– Avez-vous l’adresse de madame Hardin ?

Diane se retourna.

– Ma sacoche n’est pas là ?

– Attendez, je vais m’informer à la garde. On l’a apportée, j’en suis certain.

La garde entraït justement. Elle tendit un comprimé à Diane.

– Prenez ça, ça va vous aider à dormir.

– Merci, garde.

Le Lieutenant demanda :

– Avez-vous vu la sacoche de mademoiselle ?

– Oui, Lieutenant, je l’ai placée dans le premier tiroir du bureau.

Le Lieutenant ouvrit le tiroir et sortit la sacoche de Diane. Il la lui apporta.

– Montrez-moi votre calepin.

– Voilà, Lieutenant.

Fortin prit l’adresse de madame Hardin en note.

– Je vous remercie, Diane, et je reviendrai

vous voir demain matin.

– Bien, Lieutenant.

Fortin sortit. Aussitôt la garde-malade s'approcha du lit.

– Avez-vous pu lui donner quelques détails sur l'agresseur ?

– Je le crois.

– Alors on va arrêter l'assassin ?

– Écoutez, l'assassin, vous y allez un peu fort, il ne m'a tout de même pas tuée.

– Non, pas vous, mais le type.

Diane se souleva brusquement.

– Quel type ? Le Lieutenant m'a caché quelque chose. Il y a eu quelqu'un de tué ?

– Mais... mais non.

La garde venait de se rendre compte qu'elle avait gaffé.

– Mais non, voyons, couchez-vous et dormez.

– Je veux voir le Lieutenant tout de suite, appelez-le. Il ne doit pas être parti.

– Mademoiselle Roy, vous n’êtes pas raisonnable.

– C’est vous tous qui n’êtes pas raisonnable. Vous voulez me laisser dans l’ignorance. Je veux voir le Lieutenant, vous entendez, je veux voir le Lieutenant.

Diane porta la main à sa tête.

– Voyons, mademoiselle Roy, vous vous rendez malade.

– Oh ! ma tête !

La garde la coucha et Diane se laissa faire. Elle n’avait plus que la force de murmurer :

– Je veux savoir, murmura-t-elle, savoir qui... a été tué. Mais ses forces l’abandonnaient et elle sembla s’endormir.

\*

– Madame Hardin, s’il vous plaît ?

– C’est moi.

Fortin lui montra sa carte.

– Police !

Elle sursauta :

– La police ? Il n'est rien arrivé à ma fille, toujours ?

– Non, rassurez-vous, madame.

– Ni à mon mari ?

– Non plus.

Mais le Lieutenant demanda surpris :

– Votre mari n'est donc pas ici ?

– Non, il travaille comme voyageur et doit s'absenter assez souvent. Mais entrez, monsieur le policier.

Elle fit passer le Lieutenant au salon.

– Vous désirez ?

– Vous êtes allée voir une demoiselle Diane Roy, au bureau de l'Entraide, aujourd'hui ?

– En effet.

Soudain, madame Hardin sembla sortir d'un rêve.

– Oh ! je comprends, elle a sans doute demandé à la police de s’occuper de ma fille. C’est inutile, j’ai déjà fait la même chose et...

– Non, ce n’est pas ça, madame.

– Ah !

– Mademoiselle Roy a bel et bien voulu s’occuper du cas de votre fille.

– Et puis ?

– Elle s’est rendue à la bicoque où elle demeure avec monsieur Cadieux. Au fait, ce monsieur Cadieux est-il son mari ?

– Oh ! non, Cadieux est déjà marié.

– Ah ! bon. Donc, je continue. Mademoiselle Roy a été plutôt mal reçue.

– Par ma fille ?

– Je l’ignore. Elle a été reçue par une personne qu’elle n’a pas vue et qui l’a assommée.

– Quoi ? Mais ce n’est pas ma fille qui l’a assommée. Ce doit être Cadieux.

– Non, madame, car mademoiselle Roy semble être arrivée au mauvais moment.

– Que voulez-vous dire, Lieutenant ?

– Eh bien, mademoiselle Roy a dérangé un assassin, une personne qui venait de tirer une balle de revolver à la figure de Cadieux.

– Quoi ? Vous voulez dire que...

– Cadieux a été assassiné et mademoiselle Roy aurait pu subir le même sort. Heureusement, l'assassin n'a pas cru bon de l'achever et la blessure de mademoiselle Roy n'est pas trop grave, bien qu'elle soit présentement à l'hôpital.

– Mon Dieu... et Madeleine ?

Le Lieutenant baissa la tête.

– Votre fille est disparue, madame.

– Ma fille est disparue ?

– Oui, madame. Ce soir, elle semble avoir eu une querelle plus forte qu'à l'ordinaire avec son... son ami. Cette querelle a eu lieu vers six heures trente. À sept heures, une voisine entendait un coup de feu. Votre fille est disparue en même temps.

– Vous ne croyez pas que...

– Je ne crois absolument rien, madame, je cherche, c'est tout.

– Ma fille n'est pas une criminelle.

– Je suis bien prêt à le croire, madame, mais où est-elle ?

– Ça, je ne pourrais pas vous répondre, Lieutenant, mais elle va sûrement entrer chez elle.

– Quand ?

– Quand elle se chamaillait avec son mari, elle se sauvait pour laisser passer l'orage. Mais elle aimait ce fou et elle entrera, j'en suis certaine. Elle doit même être rendue chez elle.

– Non, il y a un policier qui est de faction à la maison et votre fille ne s'est pas présentée.

– C'est épouvantable.

– Je suis de votre avis, madame. Si vous voulez bien coopérer avec la police.

– De quelle façon ?

– Il nous faut retrouver votre fille. Il est possible qu'elle se soit enfuie après la querelle et

qu'elle n'entrera pas.

Madame Hardin s'écria :

– Mais elle entrera tôt ou tard.

– Pas si elle apprend par les journaux que son ami a été assassiné. Tout de suite, elle pensera que la police va la soupçonner.

– C'est vrai, je n'avais pas pensé à ça.

– Elle se cachera encore plus. Vous pouvez coopérer avec nous de plusieurs façons.

– Lesquelles ?

– Tout d'abord, pouvez-vous nous donner une photo et une description complète de votre fille ?

– Oui, je vais aller vous chercher sa dernière photo.

Madame Hardin revint avec une jolie photo.

– Elle est assez ressemblante ? demanda le Lieutenant. Enfin, je veux dire, le portrait n'a pas été trop retouché ?

– Non, c'est bien elle.

– Elle est jolie.

– Oui, ses cheveux sont châains et elle a les yeux noirs. De plus, sa peau est très brune.

– Sa grandeur ?

– 5 pieds et 2.

– Pesanteur ?

–110 livres.

– Vous ne savez pas de quelle façon elle s'habille ?

– Oh ! elle portait pratiquement toujours une jupe et une blouse ou un chandail.

Le Lieutenant prenait des notes dans son calepin.

– Pas d'infirmité, pas d'habitude qui pourrait nous aider à la retracer ?

– Pas d'infirmité. Maintenant, les habitudes, depuis qu'elle sort avec ce monsieur Cadieux, elle boit.

– De la bière ?

– Non, jamais de bière, toujours du vin, Lieutenant.

– Vous savez quelle marque ?

– Elle boit n’importe quoi. Elle m’a avoué qu’elle ne pouvait s’en passer maintenant. Il lui fallait toujours du vin à la maison.

– Si d’ici une couple de jours, nous n’avons pas réussi à la retracer, vous pourrez nous aider d’une autre façon, fit le Lieutenant.

– Laquelle ?

– En écrivant aux journaux et en lançant un appel à la radio et même à la télévision. Vous pourrez lui dire que tout le monde la croit innocente, mais que si elle ne se livre pas, elle sera considérée comme une coupable.

– J’aimerais mieux ne pas faire ça.

– Pourquoi ?

– J’aurais comme l’impression de tendre un piège à ma fille.

– Mais non, si elle est innocente, vous l’aidez, si par contre elle est coupable, votre premier devoir est de travailler pour la justice. Et vous aiderez également votre fille en nous aidant à la capturer.

– Comment ça ?

– Si elle est coupable, elle se cachera, et, se sentant traquée, elle pourra commettre d'autres bêtises. Par contre, en cour, un avocat pourra probablement prouver qu'elle n'était pas entièrement responsable de ce qu'elle a fait, et qu'elle fut sous l'influence de la boisson.

– Bon, je ferai ce que vous me direz, monsieur le policier.

Fortin tendit une carte.

– Si votre fille venait vous voir, ou encore, si elle vous appelait, téléphonez-moi aussitôt. Lieutenant Fortin, escouade des homicides.

– Bien, Lieutenant.

Fortin remercia la pauvre femme et sortit.

Inutile de dire que madame Hardin dormit très peu cette nuit-là.

\*

Diane se sentait beaucoup mieux.

Elle avait encore un peu mal à la tête mais elle avait déjà repris des forces.

– Je veux savoir ce qui s’est passé.

– Avant de vous donner la permission de lire les journaux, mademoiselle Roy, nous allons vous examiner. Le docteur va venir.

Le docteur l’examina attentivement.

– Eh bien, je crois que nous allons pouvoir vous donner votre congé dès aujourd’hui.

– Non, c’est vrai ?

– Oui, mademoiselle. Il y a quelques formalités à remplir, mais vous pourrez partir, sans doute, cet après-midi.

– Merci, docteur.

La garde demanda :

– Elle peut lire les journaux se rapportant à son affaire, docteur ?

– Mais oui.

– Elle n’est pas au courant de tout, vous savez.

– Eh bien, il est temps qu’elle sache la vérité,

vous ne pensez pas, garde. Ça ne l'affectera pas.

– Bien, docteur.

La garde-malade alla chercher les journaux du matin et Diane se plongea rapidement dans la lecture.

– Un homme assassiné ! Diane Roy, vedette de cinéma, attaquée par l'assassin.

– Mon Dieu, murmura-t-elle.

Elle lut le compte-rendu de l'affaire.

Ben Laurie avait certainement dû appeler les journalistes, car on parlait beaucoup de Diane, du film et de la première qui devait avoir lieu dans quelques jours.

– Nous apprenons en dernière heure, que la blessure subie par mademoiselle Roy n'est pas trop grave et qu'elle pourra assister à la première de son film, continuait l'article.

La garde reparut.

– Mademoiselle Roy ?

– Oui.

– Il y a dans le corridor plusieurs journalistes

qui désirent vous parler.

– Je les verrai à ma sortie. Je suis trop fatiguée.

– Bien, mademoiselle.

– Y a-t-il encore un policier de faction à la porte ?

– Oui.

– Eh bien dites-lui qu'il les empêche d'entrer. Je n'ai aucune déclaration à faire.

La garde hésita :

– Parmi ces journalistes, il y a un monsieur Michel Dupuis qui...

– Mais faites entrer Michel, garde.

– Bien, mademoiselle, fit la garde avec un sourire.

Elle sortit porter la nouvelle aux journalistes.

– Seul, monsieur Dupuis peut entrer.

Les journalistes aussitôt l'entourèrent.

– Michel, tu me donneras les nouvelles de Diane en sortant.

– Ça t’es égal, toi, puisque tu ne travailles plus comme journaliste. Mais n’oublie pas que tu as travaillé longtemps à *la Trompette*.

– Il donnera une entrevue après avoir vu Diane, fit un autre, pourquoi aider un journal plus qu’un autre ?

Un photographe en profita pour prendre une photo de Michel au moment où il pénétrait dans la chambre.

– Quelle histoire ! murmura Michel.

Il s’approcha de Diane.

– J’ai appris que tu étais beaucoup mieux. Je ne savais rien du tout, c’est en lisant le journal que...

Diane mit le journal sur la chaise.

– Michel ?

– Oui.

– J’aimerais que tu ailles voir madame Hardin.

– La mère de la fille qu’on soupçonne ?

– Oui.

– Pourquoi ?

Diane lui raconta exactement tout ce qui s'était passé.

– Que Madeleine soit coupable ou non, madame Hardin doit être très malheureuse. Il faut l'aider.

– Bon, je puis bien aller la voir.

– En sortant de l'hôpital, je vais me rendre à la maison. Tu lui diras de venir. D'ailleurs, je l'appellerai en arrivant.

– Je te téléphonerai.

– C'est ça.

Ils causèrent encore quelques minutes puis Michel partit.

Les fleurs commencèrent à affluer à la chambre de Diane. Des fleurs de la part de Ben Laurie, d'Hector Bercy, une énorme gerbe de Michel, etc, etc...

– C'est bon de temps en temps d'être alitée. C'est là qu'on voit ses véritables amis.

Le téléphone sonna. C'était le Lieutenant

Fortin.

– Je suppose que vous êtes au courant de tout.

– Oui et je vous en veux.

– Pourquoi ?

– Pour m’avoir traitée en enfant et ne pas m’avoir dit la vérité.

– Je ne pouvais pas, vous n’étiez pas assez bien, j’ai préféré vous laisser dans l’ignorance.

– À cause de ça, je vais me venger.

– De quelle façon ?

– En découvrant avant la police, la personne qui m’a frappée.

– Je crois qu’elle ne sera pas difficile à découvrir, Madeleine Hardin continue à demeurer introuvable, mais ce n’est plus qu’une question de minutes.

– Ah !

– Nous avons une piste. Je sais même à quel endroit elle a passé la nuit. Dans une maison de chambres qu’elle a quittée à bonne heure ce matin.

– Elle était seule ?

– Oui.

– Vos détectives n'ont rien découvert ?

– Si, certains détails qui nous aideront. De la façon dont la balle a été tirée, il est plus que probable que l'assassin était plus petit que la victime. La balle est entrée de bas en haut.

– Bon, un bon point de gagné.

– De plus, les deux personnes se faisaient face. Or, la balle a pénétré à gauche de la tête. On peut presque'affirmé que l'assassin est droitier.

– Et Madeleine Hardin ?

– Droitière, Diane, et elle est plus petite que Cadieux.

Diane, soudain, déclara :

– Avez-vous pensé, Lieutenant, que l'assassin pouvait être une autre femme ?

– La femme de Cadieux ?

– Justement.

– J'y ai pensé et j'attends la visite de madame

Cadieux d'un instant à l'autre.

– Vous avez réussi à la retracer ?

– Oui, ç'a été assez facile.

– Eh bien, Lieutenant, j'aimerais bien que vous me teniez au courant, n'est-ce pas ? Appelez-moi chez moi. Il est probable que je ne bougerai pas de là, cet après-midi.

– Entendu.

– Avez-vous des nouvelles de madame Hardin ?

– Je sais qu'elle a rejoint son mari dans un hôtel de Trois-Rivières. Il doit sûrement être rendu à Montréal.

– Je vous remercie d'avoir appelé, Lieutenant.

– De rien.

Diane raccrocha. À peine quelques secondes plus tard, le téléphone sonnait à nouveau.

– Allô ?

– Diane, c'est Michel. Dis donc, tu passes presque toute ta journée au téléphone ?

– Je causais avec le Lieutenant.

– J’ai vu madame Hardin.

– Et puis ?

– Elle est bien contente que tu veuilles encore t’occuper de sa fille et elle attend ton appel.

– Très bien, Michel.

– As-tu eu ton congé ?

– Pas encore. Je ne crois pas que ce soit cet avant-midi.

– Dans ce cas, attends-moi, je vais dîner et je me rends à l’hôpital. Je te ramènerai chez toi.

– Très bien, je te remercie.

– Ça me fait plaisir.

À deux heures, Diane sortait de l’hôpital. Michel était là pour l’aider.

Diane dut se faire photographier au bras de son ami. Les journalistes l’assiégeaient et Michel faillit se fâcher :

– Vous ne voyez donc pas qu’elle est encore malade ? Laissez la tranquille.

Ils montèrent dans la voiture du journaliste et retournèrent à l'appartement de Diane.

– Maintenant si tu voulais être fine, tu te coucherais.

– Me coucher ? Mais jamais de la vie. Je vais appeler madame Hardin et dire que je l'attends.

– Tu n'es pas raisonnable.

– Au contraire, je le suis en restant debout. Si je prenais le lit, j'y resterais plus longtemps. Je prendrais beaucoup plus de jours à récupérer mes forces.

Michel haussa les épaules.

– À quoi bon discuter, je sais d'avance que je ne gagnerai pas.

– Oh ! pour ça, non.

Elle appela madame Hardin.

– Nous y allons tout de suite, promit-elle.

Puis elle téléphona au bureau du Lieutenant.

– Ici, Diane Roy.

– Vous êtes sortie de l'hôpital ? J'ai tenté de

vous appeler tout à l'heure.

– En effet.

– Comme ça, ça va mieux ?

– Beaucoup. Et avez-vous interrogé madame Cadieux ?

– Oui. Une belle femme dans la trentaine, l'air distingué. Pas surprenant qu'elle n'ait pas aimé demeurer avec un voyou comme lui.

– Et puis ?

– Elle est innocente. D'ailleurs, ça fait six mois qu'elle n'a pas revu son mari et elle ne voulait plus le revoir.

– Mais avait-elle un alibi pour hier ?

– Et comment ! Elle a soupé chez des amis et ne les a quittés qu'à onze heures hier soir. J'ai vérifié et ce sont tous des gens honorables.

– Alors vous rayez son nom de la liste des suspects ?

– Oui.

Fortin murmura :

– Le cercle se rétrécit autour de Madeleine Hardin.

– J’en ai bien peur, à moins que Cadieux...

– Cadieux ne travaillait pas, il n’allait qu’à la taverne et ne sortait pas. Donc, il ne pouvait se faire d’amis.

– Oui, mais Madeleine pouvait s’en faire, elle.

– Peut-être, mais tout le monde la trouvait folle parce qu’elle aimait Cadieux. Alors pourquoi chercher ailleurs.

– Peut-être quelqu’un l’aimait-il en silence. On tue, souvent, par jalousie, même si ce n’est que pour rendre celle qu’on aime, heureuse.

– Oui, l’assassin est peut-être de ce côté. Mais ce sont toutes des questions auxquelles nous pourrions répondre quand nous aurons rejoint Madeleine Hardin.

– Vous avez perdu sa trace ?

– Je vous l’ai dit, elle ne peut aller loin, ne craignez rien.

– S’il y a d’autres développements, vous me

tiendrez au courant ?

– Oui, vous voyez que je joue franc jeu, n'est-ce pas ?

– En effet et je vous en remercie.

– Au revoir, Diane.

– Au revoir, Lieutenant.

Diane raccrocha et se tourna vers Michel :

– Ça regarde de plus en plus mal pour la petite Madeleine Hardin.

## IV

– Tiens, je crois que les voilà.

– Les Hardin ?

– Oui, je reconnais la voiture. Elle était arrêtée près de la porte.

– Ils ont une voiture ?

– Le père de Madeleine s'en sert pour travailler. Mais ce n'est pas un modèle récent.

Diane se leva et alla à la fenêtre.

– Même un modèle récent, il paraîtrait mal s'il n'était pas lavé. Regarde ses vitres. Il n'y a qu'à l'endroit où sont passés les nettoyeurs qu'elles sont nettes.

– Pas surprenant, il a plu, hier, de neuf heures à onze heures, ou presque.

– Je ne m'en suis rendue compte.

– Mais regarde l'arrière de la voiture. Elle

n'est pas si sale que ça. Tu aimes critiquer, hein  
Diane ?

– Pas du tout, j'observe.

On sonna à la porte.

– Laisse, je vais aller ouvrir.

– Très bien.

Diane se rassit dans son fauteuil. Madame Hardin apparut avec son mari. Elle s'avança rapidement près de Diane.

– Si vous saviez comme je regrette.

– Vous regrettez quoi ?

– C'est à cause de moi, de Madeleine, si vous avez été frappée, si vous avez failli être tuée.

– Mais non, voyons, ne pensez pas à ça. Et puis j'étais libre d'accepter l'enquête ou de la refuser.

Hardin s'avança :

– Ma femme m'a dit que vous aviez refusé au tout début mais qu'elle a insisté.

C'était un gros homme, l'air bonasse.

Exactement le genre d'homme qui se laisse mener sans rien dire.

– Assieds-toi, fit sa femme.

Elle prit place devant Diane, ne semblant pas s'occuper de la présence de son mari.

– Mademoiselle Roy, je suis certaine que Madeleine est innocente.

– Possible, madame, mais il va falloir le prouver.

– Vous croyez que la police ait un alibi.

Hardin murmura :

– Je l'ai toujours dit, on n'aurait pas dû se mêler de ses affaires.

Madame Hardin répliqua :

– Ce n'est pas parce qu'on s'en est mêlé que tout ça est arrivé.

– Heureusement que j'étais à Trois-Rivières, fit Hardin.

– Pourquoi, heureusement ?

– Je déteste toutes ces histoires avec la police.

N'empêche que ça m'a donné un choc quand tu m'as appelé.

Puis, se tournant vers Michel :

– J'ai fait le voyage Trois-Rivières-Montréal en deux heures et quart. Pas pire pour un 41, n'est-ce pas ?

– Pas mal du tout, avoua Michel.

Madame Hardin lança un regard à son mari et il se tut.

– Il faut que vous m'aidiez à sauver Madeleine.

– Je le veux bien, madame, mais elle devrait se livrer à la justice.

Hardin lança :

– Je vais lui parler, à la télévision. J'ai toujours rêvé de passer à la télévision.

– Qu'allez-vous lui dire ? demanda Michel.

– De se livrer, peut-être qu'elle m'écouterà, surtout si elle n'est pas coupable. Et je dis comme Emma, Madeleine est incapable de tuer une mouche. Elle est trop bonne.

Diane se tourna vers monsieur Hardin :

– Monsieur Hardin, vous ne vous sentez pas un peu responsable de cette tragédie ?

– Moi ?

– Oui, vous ne vous êtes pas beaucoup occupé de votre fille, n'est-ce pas ?

– Mais... c'est ma femme qui vous a dit ça ?

Il n'était pas du tout fâché. Diane n'eut pas besoin de répondre.

– J'ai causé avec Emma cet avant-midi. Elle et moi, nous sommes de la même trempe. Elle est allée voir Madeleine, plus d'une fois sans m'en parler.

– Je sais.

– Et moi, j'ai fait la même chose.

– Vrai ?

– Oui, mais je ne voulais pas le dire à ma femme, pour ne pas la décourager. J'ai même causé avec Cadieux.

– Et puis ?

– C'est un voyou de la pire espèce, mademoiselle Roy, ça je vous l'affirme.

Juste à ce moment, le téléphone sonna.

– Excusez-moi.

Diane répondit :

– Allô ?

– Mademoiselle Roy ?

– Oui.

– Ici le Lieutenant Fortin, je vous appelle, c'est au sujet de Madeleine Hardin.

– Eh bien ?

– Nous venons de l'arrêter.

– Ah !

– Elle est au poste dans le moment.

– Est-ce que je puis y aller, Lieutenant, je crois que j'aurai beaucoup de nouveau ? Monsieur et madame Hardin sont ici.

– Vous allez les emmener ?

– Oui.

– En attendant, je vais commencer à

questionner Madeleine Hardin.

– C'est ça, Lieutenant.

\*

Madeleine Hardin était affaissée dans un fauteuil, dans le bureau du Lieutenant Fortin.

– Je ne l'ai pas tué ! Je l'aimais.

Le Lieutenant attendait patiemment que la crise soit passée.

– Je vais en profiter pour appeler Diane Roy, peut-être pourra-t-elle m'aider. Après tout, c'est une des victimes, dans cette affaire.

Il appela Diane.

Pendant ce temps, une garde-malade donna un calmant à la belle Madeleine.

– Maintenant vous allez essayer de répondre à mes questions.

– Je ne l'ai pas tué.

– Je suis bien prêt à vous croire,

mademoiselle.

– Alors pourquoi m’avez-vous arrêtée ?

– Vous êtes un témoin très important, fit le Lieutenant, mais, si vous répondez à mes questions, on pourra vous remettre en liberté.

Madeleine se redressa. Elle était beaucoup plus calme.

– Que voulez-vous que je vous dise ? Je ne sais rien de l’affaire, absolument rien. Je suis partie...

– Pourquoi ?

– Henri était ivre. Quand il prenait un coup, il se mettait en colère, alors, je préférais ne pas rester là.

– Il vous battait ?

Elle protesta :

– Mais non, ce sont des histoires que des voisins racontent. Il ne me touchait pas.

– Et cette marque que vous avez sur le bras, et cette autre à la figure ?

– J’ai... je suis tombée.

– Bon, alors continuez, que s'est-il passé, exactement ?

– Je me suis sauvée de la maison. Je ne voulais pas y retourner avant ce soir.

– Comment se fait-il que personne ne vous ait vu sortir de la maison ? Pourtant, vos voisins vous ont entendu crier.

– Je suis sortie par en arrière.

– Pourquoi avez-vous crié ?

– Il me menaçait. Alors je suis partie.

– Où êtes-vous allée ?

– J'ai marché longtemps dans la rue, au hasard, puis je suis entrée dans un restaurant.

– À quelle heure ?

– Il devait être près de huit heures.

– Donc, vous avez marché pendant tout près d'une heure ?

– Oui.

– Et ensuite ?

– Après je me suis loué une chambre. Ce

matin, j'ai appris la nouvelle et j'ai eu peur.

– Vous avez voulu vous sauver ?

– Oui, j'avais un peu d'argent sur moi. Je voulais prendre un train, m'en aller.

– Et on vous a arrêtée à la gare ?

– En effet.

Le Lieutenant murmura :

– Eh bien, mademoiselle Hardin, vous n'avez pas d'alibi.

– D'alibi ?

– Oui. Votre ami a été tué vers sept heures, un peu avant, probablement, et à cette heure-là vous ne pouvez prouver que vous n'étiez pas chez vous.

– Mais je vous ai dit que...

– Je suis bien prêt à vous croire, mais apportez-moi une preuve.

Le téléphone sonna sur le bureau de Fortin.

– Oui, qu'est-ce que c'est ?

– Mademoiselle Diane Roy et monsieur et

madame Hardin viennent d'arriver. Le journaliste Michel Dupuis est avec eux.

– Faites-les entrer ?

– Tous ?

– Mais oui.

– Je croyais que le journaliste...

– Michel Dupuis n'est plus journaliste. Qu'il entre avec Diane.

Diane portait encore un pansement à la tête et ce court voyage dans la voiture de Michel semblait l'avoir fatiguée.

Elle salua le Lieutenant puis s'assit aussitôt.

– Vous n'êtes pas encore tout à fait remise, n'est-ce pas ?

Madame Hardin parut.

– Madeleine !

Elle prit sa fille dans ses bras. Madeleine, cependant, semblait réticente. Elle ne devait pas être habituée à ce genre d'affection.

– Ma petite Madeleine !

Elle se dégagea.

– Votre petite Madeleine va être accusée de meurtre.

Hardin s’avança.

– Quoi ? On va t’accuser ?

– Tu ne l’as pas tué, n’est-ce pas, Madeleine ?  
Dis-moi que tu ne l’as pas tué ?

– J’ai besoin de vous le dire, parce que vous aussi vous doutez de moi, n’est-ce pas ?  
Comment voulez-vous que la police me croie ?  
Jusqu’à mes parents qui ne sont pas certains que je suis innocente.

– Mais oui, je l’ai toujours cru, je le disais encore tout à l’heure à mademoiselle Roy.

Madeleine se retourna.

– Diane Roy ?

– Oui.

– C’est vous qui...

Diane répondit elle-même :

– C’est moi qui ai été assommée par la

personne qui a tué Henri Cadieux.

Madeleine se retourna vers le Lieutenant :

– Me croyez-vous assez forte pour assommer une femme ?

La réponse du Lieutenant vint rapidement :

– Oui. Les nerfs donnent une force qu'on ne soupçonne pas. Nous en avons eu la preuve à plusieurs reprises.

Et il expliqua :

– Des petits hommes, frêles, très nerveux, surexcités, ont déjà donné beaucoup de fil à retordre à de gros policiers bien entraînés. Pourtant, les policiers semblaient beaucoup plus forts.

– Alors vous me croyez coupable ?

– Je n'ai pas dit ça, vous êtes soupçonnée, c'est tout.

Hardin demanda :

– Et si vous l'accusez, elle pourra s'en tirer ? Du moins, croyez-vous qu'elle ait une chance ?

– Si elle plaide coupable, oui.

Ce fut Michel Dupuis qui sursauta :

– Vous vous trompez, Lieutenant...

– Non, je ne me trompe pas. Si elle plaide coupable, elle peut s'en tirer. Son avocat plaidera une folie passagère, due aux coups que Cadieux lui donnait. Elle pourra s'en tirer avec une sentence plus ou moins forte.

– Et si elle plaide non coupable ?

– Si le jury la trouve coupable, elle sera condamnée à l'échafaud.

– Ses chances ne sont pas très bonnes ?

– Non, surtout si nous parvenons à trouver le revolver.

Hardin s'approcha de sa fille.

– Tu as compris ce que le Lieutenant a dit. Je vais engager un bon avocat. Tu plaideras coupable et il expliquera au jury ce que Cadieux te faisait endurer. Il dira que tu étais comme folle quand tu as tiré le coup de feu.

Madeleine cria presque :

– Mais je ne suis pas pour avouer une chose

que je n'ai pas faite.

– Puisque c'est la meilleure façon de t'en tirer.

Diane à nouveau parla :

– Monsieur Hardin, il y aurait peut-être un autre moyen de sauver votre fille.

– Lequel ?

– Découvrir le véritable coupable.

– Il semble que ce soit impossible.

– Non, rares sont les crimes qui demeurent impunis, monsieur Hardin. Un assassin se fait toujours prendre tôt ou tard.

Hardin déclara :

– Mademoiselle Roy a raison.

Il se tourna vers le Lieutenant :

– Accusez-la si vous le voulez. Le procès n'aura certainement pas lieu immédiatement. On trouvera le véritable coupable et la justice devra nous dédommager pour le tort que vous aurez causé à ma fille.

Madeleine demanda :

– Alors ils vont me garder ici ?

– J'en ai bien peur, ma pauvre Madeleine, mais ce n'est que pour un temps. Tu verras, mademoiselle Roy va nous aider et nous allons trouver l'assassin.

Le Lieutenant se pencha vers Diane.

– Vous m'avez laissé entendre qu'il y avait du nouveau de votre côté.

– Pas encore, Lieutenant, je n'ai rien de précis.

– Ah !

– Mais il se peut qu'avant longtemps, je vous amène l'assassin.

– Vous soupçonnez quelqu'un ?

– Oui, mais je ne puis rien dire pour le moment.

– Même pas à moi ?

– Même pas à vous, mais ne craignez rien, vous serez le premier à être tenu au courant.

Diane se leva.

– Je suis fatiguée, Michel, pourrais-tu me

reconduire ?

– Certainement.

Diane salua monsieur et madame Hardin.

– Vous allez vous occuper d'elle, n'est-ce pas ?

– Oui.

Le Lieutenant demanda à Diane :

– Pouvez-vous assister à l'enquête du Coroner, demain ?

– Certainement.

Le Lieutenant la reconduisit jusqu'à la porte. Diane sortit avec Michel. Rendue sur la rue, elle se tourna vers le jeune comédien :

– Michel ?

– Oui.

– Peux-tu m'attendre ici, juste une seconde. Je ne serai pas longtemps.

– Mais pourquoi ?

– Tu comprendras peut-être plus tard.

Diane s'éloigna. Elle revint presque aussitôt, le

sourire aux lèvres.

– Maintenant allons à ta voiture.

Ils montèrent dans la voiture de la nouvelle vedette de cinéma et s'en allèrent chez Diane.

– Je n'ai rien de spécial à faire, si tu veux que je reste avec toi,

– Non, fit Diane, je crois que je vais dormir un peu.

– Comme tu voudras.

Michel partit, laissant Diane seule. Mais il était certain d'une chose :

– Elle ne veut certainement pas dormir. Elle doit avoir une idée derrière la tête.

## IV

La Cour du Coroner était remplie de curieux. On savait que Diane serait appelée comme témoin.

Avant de se rendre en cour, Diane appela Ben Laurie.

– Vous n’avez pas le temps de venir à la Cour du Coroner ce matin.

– Non, pourquoi ?

– Je crois que je vais faire une très bonne publicité pour votre film.

– Tant mieux, ce n’est jamais de refus. Je suis justement à terminer le découpage et le montage. Tout sera fini demain.

– C’est bien ?

– À date, ça donne très bien, et les meilleurs scènes sont à la fin du film.

– Tant mieux, j’ai hâte de voir ça. Vous ne donnez pas d’avant-première pour les comédiens ?

– Non.

– C’est regrettable.

– Je connais les comédiens, ils se trouvent tous mauvais, et ensuite on est craintif quand on affronte la critique.

Diane s’était ensuite rendue à la Cour,

On appela tout d’abord un des policiers qui avait répondu à l’appel.

Il raconta ce qui s’était passé. Puis, on appela :

– Mademoiselle Diane Roy !

Il y eut un murmure dans la salle. Diane se leva.

Elle témoigna, contant exactement ce qui s’était passé.

– Vous avez donc été engagée par madame Hardin pour vous occuper de sa fille ?

– Pardon, pas engagée, nos services à l’Entraide sont bénévoles.

Puis, elle parla de son arrivée chez Cadieux.

– Je me suis éveillée à l'hôpital.

– C'est tout, mademoiselle Roy. Je vous remercie.

Diane cependant ne quitta pas la barre.

– Comme j'enquête pour madame Hardin, tout à l'heure, me permettrez-vous de poser d'autres questions à des témoins ?

– Est-ce de nature à aider la justice ?

– De nature à faire découvrir le véritable assassin. Encore des murmures dans la salle, et évidemment, la permission fut accordée.

On appela madame Hardin :

– Madame Hardin, vous avez dit à mademoiselle Roy que monsieur Cadieux battait votre fille ?

– Oui.

– Qui vous l'a dit ?

– C'est elle.

– Votre fille ?

– Oui.

– Et votre fille est-elle une personne douce ?

– Elle se fâche assez souvent. Mais il y a une chose que je puis dire, elle aimait son ami monsieur Cadieux,, et je la crois innocente.

Ce fut au tour du Lieutenant Fortin.

Le Lieutenant résuma les faits, puis parla de la capture de Madeleine.

– On n’a pas encore trouvé l’arme du crime.

Le médecin-légiste vint témoigner. Il donna quelques détails scientifiques, et déclara :

– Je puis affirmer que l’assassin était plus petit que la victime et que c’était un droitier.

Tous les yeux se tournèrent vers Madeleine Hardin. On l’appela à la barre.

– Mademoiselle Hardin, il a été prouvé que vous et votre ami, vous vous chamailliez souvent ?

– Pas souvent, seulement quand il était ivre.

Elle raconta que ce soir-là, Cadieux l’avait frappée et qu’elle avait quitté la maison.

– Donc, vous ne l’avez pas tiré ?

– Non

– Mais vous n’avez pas d’alibi et vous aviez les meilleures raisons au monde pour vous en débarrasser.

– Au contraire, je l’aimais.

– Le jury appréciera. Pas d’autres témoins ?

C’est alors que Diane se leva.

– Je voudrais que vous appeliez un autre témoin à la barre et je voudrais lui poser quelques questions.

– Encore une fois, c’est de nature à aider le jury ?

– Oui.

– Alors ?

– Voulez-vous appeler monsieur Hardin ?

Hardin se leva.

– Moi ?

– Oui.

– Monsieur Hardin, approchez, s’il vous plaît.

Vous avez la parole, mademoiselle Roy.

– Monsieur Hardin, quand êtes-vous parti pour Trois-Rivières ?

Hardin haussa les épaules.

– Je ne vois pas quel rapport ça peut avoir avec le meurtre.

– Répondez !

– Je suis parti pour Trois-Rivières avant hier matin.

– En arrivant là-bas, qu’avez-vous fait ?

– J’ai loué une chambre à l’hôtel où je descends toujours, puis je suis allé voir quelques clients.

– À Trois-Rivières ?

– Oui.

– Ensuite ?

– Ensuite ? J’ai soupé...

– Où ?

– Dans un restaurant. Je ne me souviens plus très bien du nom. Puis vers sept heures et demie,

Je suis entré au cinéma pour en sortir, il passait onze heures. Je suis retourné à l'hôtel. Là, j'ai reçu un appel, et j'ai repris ma route vers Montréal.

– Très bien. Maintenant, monsieur Hardin, vous vous êtes occupé de votre fille, je pourrais dire, secrètement ?

– Oui, car je n'obtenais pas de bons résultats. Je ne voulais pas que ma femme le sache.

Diane approuva :

– Maintenant, monsieur Hardin, j'ai quelques explications à vous demander. Avant de partir de Montréal, vous avez fait graisser votre voiture ?

– Mais...

– J'ai vérifié, hier, en sortant du poste de police. On inscrit sur un papier que l'on colle à la porte, la date du graissage et le nombre de milles faits par votre voiture.

– Oui, je l'ai fait graisser hier matin, avant de partir.

– De Montréal à Trois-Rivières, il y a environ cent milles.

– Pas tout à fait.

– Comment expliquez-vous que votre voiture, depuis son graissage à hier après-midi, avait fait plus de 400 milles.

– Mais... je vous l'ai dit, j'ai vu quelques clients... à Trois-Rivières.

– Vous auriez fait 200 milles à Trois-Rivières seulement ?

Il ne répondit pas.

On commençait à chuchoter dans la salle.

– Maintenant une autre question. Celle qui m'a intriguée en tout premier lieu. Nous sommes à l'automne, et tout le monde est surpris qu'on n'ait pas beaucoup de pluie. À vrai dire, il n'a pas plu depuis quatre jours, excepté le soir du meurtre. Il a plu un peu vers huit heures trente.

Diane attendit. On chuchotait à nouveau dans la salle.

– Quelle est l'année de votre voiture, monsieur Hardin ?

– 1941.

– Et vous l’avez fait laver en partant pour Trois-Rivières. J’ai vérifié au garage.

– Exact !

– Alors comment expliquer, puisqu’il n’a pas plu, que vos nettoyeurs de vitre aient laissé une marque comme si vous aviez attrapé la pluie avec votre automobile ?

Diane ne laissa pas le temps à Hardin de parler :

– Je m’explique. Supposons que votre voiture soit arrêtée devant le théâtre à Trois-Rivières, où vous dites être allé.

– C’est vrai.

– Elle a attrapé la pluie vers neuf heures. À onze heures, vous sortez, vos vitres sont sales, peut-être, mais non humides. Vous ne pouvez les nettoyer qu’avec un linge.

Tout le monde écoutait. Maintenant la salle était silencieuse.

– Par contre, si à huit heures et demie ou neuf heures, vous étiez au volant de votre voiture, vous avez attrapé la pluie et naturellement, vous

avez fait fonctionner vos nettoyeurs, qui ont laissé des marques.

Diane se tourna vers Hardin :

– Pouvez-vous expliquer comment il se fait que vos vitres soient sales comme si vous aviez attrapé la seule pluie qui est tombée le soir du crime ?

Hardin ne répondit pas.

– Je vais vous l’expliquer, moi.

Diane se tourna du côté du jury.

– Monsieur Hardin en avait assez de voir sa femme pleurer à cause de sa fille. Il est parti pour Trois-Rivières, mais avec une idée ferme :

– Je reviendrai voir ce Cadieux et je réglerai cette situation une fois pour toutes.

« Il loua sa chambre à Trois-Rivières, fit son travail, puis vers 4 heures et demie ou 5 heures, il revint à Montréal.

« Il arriva vers six heures et demie, à la demeure de Cadieux.

« Monsieur Hardin était armé.

« Il entra chez Cadieux. Sa fille n'y était pas. Cadieux était ivre. Alors, on peut supposer qu'il y a eu discussion.

« Hardin a perdu la tête. Il a tiré. Il restait médusé devant son crime. Puis, il a entendu sonner. J'arrivais.

« Il n'a pas répondu. Il est possible qu'il ait cherché à se sauver par la porte arrière mais qu'il n'a pu le faire.

– Je suis entrée, il m'a assommée. Il ne voulait pas me tuer. Puis il est sorti, et est reparti vers Trois-Rivières.

Hardin était pâle. Il avait écouté le récit en silence.

– Monsieur Hardin a proposé à sa fille de plaider coupable. Le Lieutenant peut vous le dire. Pourquoi ? Pour deux raisons. Premièrement : en plaidant coupable, sa fille peut se sauver de la corde. Deuxièmement, en faisant un aveu, elle sauve son père.

Il y eut un tumulte dans la salle.

On réclama le silence.

– Monsieur Hardin a-t-il quelque chose à dire ?

– Ce n'est pas moi qui dois être accusé mais ma fille. Mademoiselle Roy ne peut porter de telles accusations sans preuves.

– Sans preuve ?

Diane criait presque :

– Et croyez-vous que je n'aie pas vu votre voiture devant la porte de chez Cadieux, quand je suis arrivée.

– Je vois bien que vous mentez, je l'avais stationnée sur la rue...

Il s'arrêta brusquement. Il venait de se trahir.

Le Lieutenant Fortin fit signe à deux de ses hommes.

Ils encadrèrent Hardin.

On décida d'ajourner l'enquête jusqu'au lendemain.

– Mais cette fois-ci, il y aura un petit changement. Ce sera le père et non la fille qui sera accusé.

\*

Diane, madame Hardin, Madeleine et Michel étaient dans un petit bureau, non loin de celui du Lieutenant.

Madame Hardin avait dû recevoir les soins du médecin.

Madeleine restait calme.

– Vous savez, Madeleine, murmura Diane, c'est vous qui êtes responsable de tout ça.

Elle baissa les yeux.

– J'aimais Henri.

– Mais si vous regardez autour de vous, vous rencontrerez un autre homme, un homme qui ne vous fera pas de misère, qui vous aimera, qui vous rendra heureuse, et que vous pourrez aimer autant que votre Henri.

Diane lui mit la main sur l'épaule :

– Écoutez, Madeleine, voulez-vous venir me voir, à l'Entraide ?

– Pourquoi, je travaille ?

– Oui, vous travaillez. Mais pour vous, je vais faire une exception.

– Comment ça ?

– Je connais plusieurs jeunes gens qui sont désespérés. Je m'arrangerai pour vous les faire rencontrer. Des jeunes de votre âge.

– Vous pourriez faire ça ?

– Pourquoi pas ?

– Dans ce cas, vous pouvez être certaine que j'irai vous voir. Cependant, madame Hardin continuait de pleurer :

– On va le condamner à l'échafaud !

La porte du petit bureau s'ouvrit. Le Lieutenant fit signe à Diane :

– Venez.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Nous venons d'obtenir un aveu complet de Hardin.

– C'est bien lui ?

– Oui. Vous aviez pratiquement tout deviné. Il y a le revolver. C'était une vieille arme qu'il avait depuis plusieurs années. Il a acheté des balles à Trois-Rivières.

– Et le revolver ?

– Il va venir avec nous cet après-midi et nous montrer l'endroit où il l'a caché sur la route, entre Montréal et Trois-Rivières.

– Alors, l'affaire est terminée ?

– Oui, mais ça me fait de la peine pour cette pauvre madame Hardin.

– Moi aussi.

Diane se tourna vers Michel :

– Tu viens ?

– Oui.

Elle chercha à consoler madame Hardin :

– Avec un bon avocat, il pourra peut-être s'en tirer.

Madame Hardin haussa les épaules. Elle n'avait pas confiance.

– Et vous, Madeleine, je vous attends.  
Rappelez-vous, vous devez maintenant aider  
votre mère à tout oublier. Vous devez la rendre  
heureuse.

– J’irai, soyez certaine.

Le jeune couple sortit. La voiture de Michel se  
trouvait tout près.

– Je puis te féliciter ?

Diane se mit à rire.

– Ne crois-tu pas que ça fera une bonne  
publicité pour notre film ?

– Et comment ! Les journalistes vont sûrement  
faire des articles en première page, sur cette  
affaire.

Et Michel ajouta :

– Ce n’est pas tous les jours qu’une femme fait  
arrêter un assassin et ça, en pleine cour du  
Coroner.

Michel demanda :

– Où vas-tu ?

– Pourquoi ne pas nous rendre au bureau de

Ben, lui apprendre la nouvelle ?

– Mais oui, pourquoi pas ?

– Et puis, je suis curieuse, tu sais, on pourra peut-être voir un bout du film.

Michel soupira :

– Moi, je ne suis pas curieux mais nerveux.

– Nerveux ?

– Oui, plus la première approche, plus je suis nerveux. J'ai peur que mon scénario ne soit pas aimé. J'ai peur de n'être pas un bon comédien.

Diane se mit à rire.

– Tu voudrais bien que je te dise que je te trouve bon. Mais tu te trompes !

La semaine prochaine, nous saurons si le film de Ben Laurie remportera un beau succès.

Cette première représentation se déroulera-t-elle sans incident ?

Ne manquez pas, la prochaine tranche du roman de l'année de Pierre Saurel, **DIANE LA BELLE AVENTURIÈRE**.



Cet ouvrage est le 467<sup>e</sup> publié  
dans la collection *Littérature québécoise*  
par la Bibliothèque électronique du Québec.

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
est la propriété exclusive de  
Jean-Yves Dupuis.